

Alex Vanherveland

Chroniques de l'Insulinde  
première

# De bruit et de senteurs

L'exil vous enseigne la relativité des choses. Mon point de vue actuel sur le bonheur s'en ressent. La félicité, c'est une rue traversée sans devoir se pincer le nez et sans risquer d'être renversé. Le ravissement, c'est une nuit passée sous un climat où il faut une couverture au lit. La plénitude, c'est de pouvoir marcher en ville.

Après le printemps perpétuel et à la vie si proche de la nature dans mon précédent lieu d'affectation en Afrique, la mégalopole de Jakarta et sa pollution, son bruit, son humidité, sa laideur, son épouvantable chaleur jusqu'au milieu de la nuit,

me pèsent quelque peu. Si vous avez la mémoire politique, vous vous souviendrez qu'il y a environ dix ans, un nommé Laurence Summers (Banque mondiale, puis gouvernement Clinton) avait développé la thèse de la « sous-pollution » de l'Afrique : selon cet énergumène, ce continent aurait pu, pour le plus grand bénéfice de ses habitants et du reste du monde, augmenter significativement son quota d'industries dangereuses. Je crois pouvoir diagnostiquer que l'Indonésie en général et Jakarta en particulier ne risquent guère de souffrir de sous-pollution. Pouah! Même avec leur foulard sur la

bouche, les myriades de motocyclistes doivent avaler ici des quantités phénoménales de micro-polluants. À l'heure de pointe, la concentration de monoxyde de carbone est telle que vous avez le tournis rien qu'après avoir traversé un carrefour à pied.

Notez que ceci n'a pas que des désavantages. Ainsi, les coups de soleil n'existent pas à Jakarta : la pollution atmosphérique y est telle qu'elle équivaut à une crème solaire indice 100. Pratique, non ? Autre aubaine : pour la première fois depuis de nombreuses années, je vis dans une maison où il est exclu de planter des légumes. Qu'est-ce que ça change, objecteront ceux d'entre vous qui me connaissent bien, a-t-on déjà vu Alex au jardinage ? De fait, je n'ai jamais vraiment eu de potager avant Jakarta non plus, mais ici, puisque mes légumes seraient empoisonnés, je n'ai pas de mauvaise conscience écologique à ne pas en avoir : je me sens donc beaucoup mieux...

Mes lecteurs attentifs se souviendront peut-être que j'avais résumé la relation des Éthiopiens avec le vacarme par une formule que je croyais unique : « Ici, le silence n'est pas une valeur. » Las, elle est infiniment plus valable dans mon nouveau pays d'affectation. La T.V. et la radio ne se conçoivent que le son au maximum. Une motocyclette non trafiquée, ça n'existe pas, et plus le moteur hurle, mieux c'est. Impossible de trouver un endroit sans moto. Au milieu des (si rares et minuscules) jardins publics de la ville, sur la plage, dans les rizières, sur cet étroit sentier le long du lac : bref, partout

où vous cherchez un peu de calme, il y a d'autres gens qui, comme vous, font leur pèlerinage à la nature, mais ils sont immanquablement motorisés (et souvent avec une radio tonitruante). Même si vous dénicher l'improbable village assez pauvre pour qu'il n'y ait pas un seul moteur, pas une seule chaîne stéréo, il flotte dans le ciel ces cerfs-volants claquants, dont je n'ai pas encore établi s'ils sont destinés à faire du bruit pour le plaisir ou à éloigner les oiseaux pillards.

Le conservateur du British Museum a hébergé chez lui durant quelques semaines des artisans toraja venus construire un grenier traditionnel des Célèbes dans la section anthropologique de son musée. Son récit me permet de parcourir mentalement le chemin inverse : le principal problème pour les Indonésiens séjournant en Europe est le sinistre silence de notre mode de vie. L'auteur se met à leur place : « Où étaient les bruits de lecteurs de cassette, les coups de klaxon, les appels des vendeurs de rue, les cris des enfants ? Ils n'arrivaient pas à dormir la nuit. Dans mon quartier de Londres, passé 22 heures, on n'entend que de temps à autre le cri d'une chouette, un animal terrifiant pour les Indonésiens, et associé chez eux à la sorcellerie. Pour les Indonésiens, la marque d'une bonne maison et d'une famille heureuse, c'est l'agitation permanente et un flot perpétuel de visiteurs qui rendrait fou un Occidental. Dans ma banlieue londonienne, ils finirent par faire hurler la musique pop pour s'endormir. »

Je me suis rendu compte plus tard que cette manière de voir se prolonge dans le langage. En indonésien, le mot « *ramè* » désigne la fête, la musique, la foule, le chahut. Le bonheur, quoi! Et le terme inverse, « *sépi* », désigne le silence et par extension la solitude, la boutique sans client, l'endroit désert et par conséquent inquiétant. Vous imaginez les quiproquos: les Indonésiens bien intentionnés me déconseillant de me diriger, parce qu'ils sont « *sépi* », vers tous les endroits où j'ai précisément envie de me promener, et moi, déclinant à leur grand étonnement leur gentille invitation à participer à telle fête villageoise, pourtant parfaitement « *ramè* », avec des hauts-parleurs hurlant et cinq-cents ado qui ne voient pas l'intérêt d'éteindre le moteur de leur mobylette. Comme de surcroît je n'arrête pas de leur poser des questions sur les animaux et les plantes de la forêt, et que par-dessus le marché ils me voient lire et écrire plus qu'il n'est raisonnable, j'ai été plusieurs fois soupçonné d'entretenir quelque commerce avec les forces maléfiques. Mais c'est bien sûr: cet étranger qui traîne dans les endroits *sépi*, il est forcément sorcier!

Revenons à la civilisation, c'est-à-dire au bruit. Forcément, les mômes adorent le chahut plus encore que les adultes. J'ai retrouvé ici les morceaux de cartons que, garnements de dix ans, nous attachions pour les faire claquer aux rayons de nos bécanes. Puis voilà, dans cette Asie où je n'avais jamais mis les pieds, deux autres souvenirs d'enfance qui refont surface. J'achète une grenadine à l'eau, et je retrouve la saveur délicieuse de mes gou-

ters de gamin: on utilise ici des colorants bien rouges, interdits en Europe depuis au moins trente ans, parce que soupçonnés d'être cancérigènes. Même émoi de la mémoire, deux jours plus tard, chez un marchand de luminaires: cette lampe de chevet, qui distille la lumière en centaines de cheveux, c'était le firmament domestique que j'avais supplié ma mère de m'acheter quand j'étais tout petit. Mais, le temps de se décider, la merveille avait été interdite à la vente par le gouvernement belge, à cause d'allergies ou de cas d'électrocution, je ne sais plus. Ces seuils de tolérance bien moins sévères en matière de santé ravivent aussi des souvenirs moins poétiques: les rivières devenues égouts, les innombrables décharges sauvages, les usines crachant le poison. Ni station d'épuration, ni enfouissement technique (je l'adore, cette terminologie, d'ailleurs la chienne héritée ici de mon prédécesseur pratique assidument l'enfouissement technique de certains os précieux), ni technologie propre.

L'Asie est bien comme on me l'avait dit: le souci de l'environnement est inconnu. Ils crèvent les yeux, pourtant, les dommages causés par une gestion irresponsable, non seulement à la nature, mais à la santé de dizaines de millions de personnes, et l'on continue comme si de rien n'était. Les timides tentatives de mettre en place des programmes de recyclage des déchets n'ont rien donné, parce que la population ne participe pas. Alors on recycle les déchets des autres. Rien que la Belgique exporte bon an mal an pour vingt millions d'euros de papier usagé vers l'Indonésie! Il m'a fallu des

recherches dans tous les quartiers de la ville, et faire face à des murs d'incompréhension pour arriver à acheter de la bière, de la limonade et même de l'eau pétillante en bouteille plutôt qu'en cannette. Quant à mon obstination à essayer de manger bio, elle me coûte une fortune en importation... et m'amène donc à contribuer significativement à l'effet de serre. Elle est devenue aussi un sujet de ricancement parmi mes collègues. Ils n'ont pas tort : les cinq minutes de marche pour me rendre au bureau chaque matin me font avaler un cocktail polluant sans doute infiniment plus efficace en vue du cancer que les maigres résidus chimiques accumulés dans les poulets et les carottes du marché.

Si mon port d'attache actuel est pire encore que les autres mégapoles asiatiques, c'est, semble-t-il, qu'il n'a pas attendu l'industrialisation pour décimer les humains. On lit par exemple dans le *Voyages to the East Indies*, de John Stockdale, publié au début du XIX<sup>e</sup> siècle, à propos de « ma » ville qui s'appelait à l'époque Batavia :

« Le long de ces rivages, la mer rejette toutes espèces de saletés, vase, mollusques, poissons morts, boue et végétation, qui entrent en putréfaction avec grande célérité vu la chaleur extrême, et par conséquent combent et infectent l'air de leurs miasmes agressifs. [...] Les fréquents vents du nord-ouest convoient ces effluves putrides vers la ville. Durant la saison sèche, les canaux stagnants exhalent une puanteur intolérable. À la saison des pluies, l'inconvénient n'est pas

moindre, car ces réservoirs d'eau corrompue inondent le bas de la ville, et remplissent les caves des quantités inconcevables d'immondices et de fange. [...] Ayant circum-navigué le globe et expérimenté à peu près toute vicissitude de climat, je peux affirmer que Batavia n'est pas seulement le lieu le plus malsain de la planète, mais qu'en plus cette circonstance constitue une protection suffisante contre toute équipée hostile, car les troupes d'aucune nation ne seraient capables d'endurer, ni aucun humain doté d'un entendement commun ne voudrait s'aventurer, en dehors d'une nécessité absolue, à affronter cette atmosphère pestilentielle. [...] Les Européens qui résident à Batavia ont généralement l'aspect blafard, chétif et languide. Ce n'est pas étonnant, si l'on songe aux congrégations de vapeurs infectes et fétides qui les accueillent chaque matin. Du contingent de quelques centaines de colons que débarque périodiquement un vaisseau hollandais, il n'est pas rare que moins de la moitié ait survécu douze mois plus tard. »

Vous voilà éclairés un peu sur la manière dont je goûte tant qu'à présent les mystères de l'Orient, ses senteurs subtiles, ses mélodies raffinées. Cela me fait penser, chers lecteurs, que j'ai omis de vous le rappeler : vous êtes évidemment les bienvenus chez moi. Jakarta, une expérience exotique dont vous ne reviendrez pas... ■